## Conceição Evaristo

## NSOUMISES

Traduit du brésilien par Paula Anacaona





J'aime écouter, mais j'ignore si je suis une bonne conseillère. J'écoute beaucoup. Je fais mienne la voix d'autrui, je fais mienne ses histoires. Et, dans la quasi-jouissance de l'écoute, je sèche les yeux — non les miens, mais ceux de celle qui raconte. Et, quand une larme mienne se fait plus rapide que le geste de ma main et court sur mon visage, je laisse mes pleurs vivre.

Je confesse ensuite à celle qui me raconte que oui, je suis émue par cette histoire que je n'ai jamais entendue et que je n'aurais jamais imaginée pour quelqu'un.

Ainsi, ces histoires ne sont pas entièrement miennes, mais elles m'appartiennent presque, dans la mesure où, parfois, elles se (con)fondent avec les miennes.

J'invente? Oui, j'invente, sans la moindre pudeur. Eh bien quoi, les histoires ne sont-elles pas inventées? Même les vraies, quand elles sont racontées. Je mets au défi quiconque de relater fidèlement un événement passé. Entre le fait et la narration du fait, quelque chose se perd. Il faut combler l'omission. Car le réel vécu est compromis. Et lorsque l'on écrit, le compromis (ou le non-compromis) entre le vécu et l'écrit creuse encore plus le fossé.

J'affirme que, en rapportant ces histoires, je poursuis l'acte prémédité de tracer un écrit-vie.



## ISALTINA CAMPO BELO

## ISALTINA CAMPO BELO

m'accueillit avec un sourire de bienvenue, accompagné d'une forte accolade prolongée. Après ce geste, elle s'excusa, un peu gênée – elle était tellement honorée par ma présence qu'elle avait commis cette audace démesurée. « Pas de problème ! », dis-je, bien qu'il y eût un problème. « J'ai tellement aimé cette accolade que j'attends la même en partant. » Et nous éclatâmes de rire comme de vieilles camarades intimes. La sonorité contagieuse de notre rire me démangeait comme d'irrépressibles chatouillements sur la peau, et je continuai à rire de plus belle. Je crois qu'Isaltina sentit la même chose.

Notre gaieté fut si spontanée que je pensai sur le moment à un essai que j'avais lu, un jour, et qui analysait le sourire si généreux des femmes noires. Isaltina et moi étions là, personnages réels de ce texte, vivant notre éclat de rire né de cette franche accolade. Et quand nos rires s'éteignirent, elle me remercia d'être passée par chez elle pour recueillir son histoire. « C'est un honneur, un grand honneur! » répéta-t-elle lentement, en me regardant avec des yeux agités.

Campo Belo, comme elle aimait être appelée, avait, entre autres particularités, celle de paraître d'un âge indéfini. Si ses cheveux courts, coiffés en coupe Afro, étaient piquetés de nombreux fils blancs – dénonçant une jeunesse depuis longtemps derrière elle – son visage noir, sans une ride, s'amusait à ressembler à celui d'une femme de quarante ans. Pourtant, Campo Belo avait une fille de trente-cinq ans, Walquiria, dont elle me montra fièrement la photographie. Malgré leur ressemblance, observai-je, la fille ne cachait pas son âge comme sa mère.

Pendant tout le temps où Campo Belo me conta son histoire, la photo de Walquiria ne nous quitta pas. Elle était soit dans les mains de sa mère, soit dans les miennes. Arrivait-elle dans mes mains suite à l'offrande de sa mère? Ou était-ce un geste involontaire de ma part?

Quand le portrait de la jeune femme n'était pas dans nos mains, il était sur la table, nous observant.

J'eus l'impression que Campo Belo parlait à sa fille et non à moi. Je n'intervins jamais, ne posai aucune question, et gardai le silence. Ce n'était pas mon tour de parler.

Nous étions connus et acceptés dans cette ville. Notre famille y était établie depuis que les grands-parents maternels de ma mère s'y étaient installés au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec leurs maigres économies, en tant que Noirs libres. Ma mère nous racontait toujours avec fierté la lutte de ses ancêtres pour acheter leur acte de libération. Des histoires que mon frère, ma sœur et moi écoutions puis répétions à la moindre occasion, orgueilleux, à l'école. Mon père, lui aussi né et élevé ici, avait des histoires plus douloureuses à conter sur ses ancêtres. Cependant, ses parents – mes grands-parents – au prix d'un labeur pénible sur les terres des grands propriétaires, réussirent finalement à acheter quelques acres et à avoir leur propre ferme. Grâce à cela, mon père, fils unique, put étudier et obtenir cet emploi à la mairie. Cette histoire alimentait également notre dignité.

J'eus une enfance heureuse, mais un doute m'assaillait. Je me sentais garçon, et je m'inquiétais que personne ne le vît. On m'avait donné un nom erroné, on me traitait de façon erronée, on m'habillait de façon erronée... Ils se trompaient tous. J'étais un garçon. Ce qui m'intriguait surtout, c'était que ma mère, infirmière, ne perçût pas l'erreur que tous commettaient.

Enfant – je devais avoir à peine cinq ans – j'avais déjà découvert le garçon que je portais en moi, et je croyais avec ferveur que, un jour, les adultes découvriraient l'erreur qu'ils commettaient. Et quand, à six ans, une nuit, je fus victime d'une grave crise d'appendicite, et dus être emmenée de toute urgence à l'hôpital, je souriais intimement, heureuse. Tandis que j'imaginais mon retour en tant que garçon et la surprise que je causerais à tous les miens, mon frère et ma sœur pleuraient à chaudes larmes, me croyant mourante. Mon père, préoccupé, interrompit sa comptabilité pour accompagner ma mère à l'hôpital, qu'elle connaissait pourtant si bien. Grands-parents, oncles, tantes, tout le clan frappa à notre pour s'enquérir de mon état, nous empêchant de partir. Maman, cherchant à m'apaiser et pressentant le mal dont j'étais atteinte, m'expliqua tendrement ce qui allait se passer. Elle me dit d'une voix calme que le médecin devrait peut-être me « couper un petit bout » du ventre. Malgré la douleur, je souriais presque, et désirais fortement qu'il me coupe un petit bout du ventre. C'était l'occasion ou jamais. Le

médecin découvrirait qui j'étais, en moi, et le raconterait à tous. Et le garçon que je portais en moi et que personne ne voyait pourrait ouvrir ses ailes et s'envoler, heureux.

Le médecin ne découvrit rien du tout. Et il révéla son ignorance sur qui j'étais le lendemain, en fin d'après-midi, lorsqu'il me félicita en disant que j'étais une petite fille très courageuse — bien plus courageuse que de nombreux garçons. La douleur que je sentis en cet instant fut plus grande que celle que je sentis lors de l'ablation de mon appendice. Je cherchai le visage de ma mère, dans l'espoir de trouver un signe de mécontentement devant l'imbécillité prononcée par le médecin. Mais maman sourit et compléta les paroles erronées du médecin en disant qu'il avait bien raison. Elle était très fière de moi, elle ignorait que j'étais une petite fille aussi courageuse... Je haïs ma mère à cet instant. Elle n'avait pas le droit d'agir avec moi de cette façon.

Jusqu'à mes dix ans, mes sentiments à l'égard de ma mère alternaient entre haine et amour. Je pardonnais à tous leur ignorance me concernant, sauf à ma mère. Comment croire qu'elle ne savait pas qui j'étais ? Pourquoi agissait-elle de cette façon avec moi ? Quant à mon frère et ma sœur, je les supposais ingénus, distraits. Comment mon frère ne pouvait-il pas voir que j'étais comme lui, et comment ma sœur ne pouvait-elle pas voir que j'étais différente d'elle ? Et ma mère, toujours à tenir le rôle de bourreau. Pourquoi ne corrigeait-elle pas les autres ? Bizarrement, je n'ai jamais

imaginé que mon père pourrait m'aider dans les inconfessables urgences de mon enfance. C'était un homme d'une extrême bonté, mais que nous, enfants, n'avions pas le courage d'interrompre dans ses tâches interminables.

Cependant, la certitude pérenne que j'étais différente, et le manque d'espace que ce sentiment me causait ne me détournaient pas des jeux de mon âge. Je jouais, me battais, étudiais comme tous les enfants de la terre où je suis née et où j'ai grandi.

Les premiers saignements menstruels de ma sœur furent un autre événement qui marqua ma vie de garçon que je pensais porter en moi. Elle avait exactement douze ans, et j'allais en avoir dix quelques mois plus tard. Concernant les menstruations et autres sujets relatifs au sexe, nous étions de complètes ignorantes, à part pour ce que nous avions découvert par nous-mêmes. Les femmes adultes de la famille gardaient ces secrets pour elles. Cependant, grâce au sang menstruel de ma sœur qui lui coula entre les jambes, nous entrâmes rapidement dans les conversations des femmes plus âgées. L'arrivée du sang de ma sœur se passa ainsi :

← Elle et moi étions en pleine partie de grimpeet-descend dans les arbres, pour nous cacher de mon frère, qui venait d'avoir treize ans, lorsque je vis un filet de sang coulant sur la cuisse de ma sœur. Effrayée, je me mis à crier, pensant qu'elle s'était blessée à l'entrejambe. Maman s'approcha en rouspétant et nous ordonna de descendre de l'arbre — d'ailleurs, elle n'aimait pas nous voir là-haut, seul mon frère y était autorisé. Ma sœur se plaignit alors d'une douleur au ventre, qu'elle sentait déjà depuis plusieurs jours. Maman nous fit entrer. Nous entrâmes toutes les deux, mon frère étant prié de déguerpir et de ne pas rester à écouter les conversations des femmes. Sans tourner autour du pot et sans grandes explications non plus, maman nous parla du sang que les femmes perdaient tous les mois. Elle termina son explication en disant que ma sœur était dorénavant « une jeune fille ». Et elle chuchota, d'un ton complice, que nous aurions bientôt deux « jeunes filles » à la maison, car mon tour viendrait prochainement.

Mon tour arriva. Avant mes onze ans, une nuit, sans crier gare, sans douleur, je me mis à perdre du sang. Je ne sentis ni plaisir ni déplaisir. Ma sœur et moi étions dorénavant un peu plus au courant des choses de la vie. En peu de temps, sans que maman-infirmière le sût, nous avions découvert, au contact des autres enfants et dans les livres, tout sur le corps des femmes et des hommes. Sur les baisers et les caresses des hommes avec les femmes.

Je me souviens d'avoir été envahie par un sentiment confus, que je ne peux toujours pas expliquer aujourd'hui – la sensation de n'être pas à ma place. Je sentais et je voyais mon corps ressembler à celui de ma sœur et devenir de plus en plus différent de celui de mon frère. Je

savais que l'histoire du sang menstruel était la nôtre, c'està-dire une histoire de femmes. Je savais également que seul le corps de la femme pouvait garder en lui un bébé. Je regardais mon corps de jeune fille et, très souvent, j'aimais ce que je voyais. Mais j'étais perturbée par la direction différente que prenaient mes désirs de baisers et de caresses.

Je finis de grandir, toute en retenue. Je bâillonnais mes désirs envers les autres filles et fuyais les garçons. Pendant toute mon adolescence, j'eus l'impression de fuir. Je refusais tout petit ami, inventais des excuses pour justifier mon désintérêt envers les garçons — et toujours imaginais de douces filles à mes côtés. Jusqu'à ce qu'un jour, dans la douleur, tout change.

J'étais dans ma vingt-deuxième année et je n'avais jamais connu de passion, de caresse, ou juste l'illusion d'un amour, même platonique. Ma mère ou la famille me questionnaient pour savoir si j'avais un petit ami. Je jurais sur tous les saints que non, mais personne ne me croyait. Toujours pour les mêmes raisons : comment une jeune fille si intelligente, si jolie, si bien élevée, si et si... comme moi, pouvait-elle être célibataire ? C'était inexplicable.

Pendant ce temps, mon frère et ma sœur s'affirmaient de plus en plus en amour, sous l'approbation ou la désapprobation de nos parents et de la famille.

N'ayant rien à raconter, car je n'avais rien vécu dans ce domaine, étrangère dans ce nid où les paires sont formées d'un homme et d'une femme, je décidai de quitter la maison, de changer de ville, de trouver un monde qui me convînt. Et qui me convînt toute seule.

Je le trouvai – ou plutôt, je crus le trouver. Je passai un premier examen et, m'appuyant sur mes quelques connaissances en infirmerie, je partis m'installer en ville, décidée à continuer mes études et à trouver un emploi en même temps.

Je me fis des amis et, pendant un certain temps, personne ne me posa de questions auxquelles je ne voulais ou ne pouvais répondre. La vie s'écoulait tranquillement. J'étais moi, jeune fille cachant un jeune garçon que je croyais exister en moi. Novice, sans aucune expérience en amour. Un subterfuge qui me garantissait une certaine sécurité, puisque je ne m'exposais à personne.

Jusqu'à ce qu'un collègue de l'université me déclarât sa flamme. Nous commençâmes une relation timide, faites de mots et de gestes attentionnés. Il était d'une telle élégance, d'une telle attention, qu'il gagna ma confiance. Il m'apparut bienveillant, à tel point que je crus qu'il me comprendrait si je lui racontais une des différences que je vivais en moi.

Un jour qu'il était avide de baisers et de caresses – et moi sans aucun désir, sans rien qui palpitait en dedans-moi et en dehors – je lui parlai de ma vie jusqu'alors. Je lui parlai du garçon que je portais en moi depuis toujours. Lui, en souriant, dit qu'il ne me croyait pas, et pariait que la raison de tout cela devait être une peur que je portais

cachée, dans mon subconscient. Il affirma que j'aimais probablement beaucoup les hommes — simplement je ne le savais pas. Si je restais avec lui, tous les doutes que je pouvais avoir sur le sexe entre un homme et une femme seraient levés. Il m'apprendrait, me réveillerait, me ferait femme. Et il affirma avec véhémence qu'il était sûr de ma flamme, car après tout, j'étais une femme noire! Une femme noire...

Je ne savais que lui répondre. En moi, j'avais la réponse. Je la gardai en moi. Je savais, depuis l'enfance, qu'il existait un garçon en moi. Et ce garçon avait poussé avec moi, comme avaient poussé mes seins...

Ce petit ami prétendant, ou plutôt ce petit ami prétentieux, n'abandonna pas. Il ne montra aucune déception face à mon refus, même après quelques autres tentatives, non physiques, mais verbales – ses mots étaient si doux... Je crus que nous étions devenus amis.

Il m'invita à sa fête d'anniversaire. Il me dit qu'il avait invité des collègues de travail, dont deux infirmières. J'y allai, confiante. Sur place, il n'y avait que lui et cinq hommes, inconnus. « Je ne bois pas ». Ils m'offrirent un Guarana. J'acceptai.

C'est tout.

Cinq hommes déflorèrent l'inexpérience et la solitude de mon corps. Ils disaient, entre eux, qu'ils m'apprenaient à être une femme. J'ai honte, j'ai la nausée en y repensant... Je ne l'ai jamais raconté à personne. Ce n'est qu'aujourd'hui, trente-cinq ans après les faits, devant toi, que je fais l'effort de dire à voix haute ce qui m'est arrivé. Les détails les plus humiliants meurent dans ma gorge, mais pas mes souvenirs.

Je ne suis plus jamais retourné au travail. Aujourd'hui, je réagirais différemment, j'en suis sûre, mais, à l'époque, je fus envahie d'un sentiment de honte et d'impuissance. J'étais d'une insignifiance suprême. Qui étaisje ? Qui j'étais...

Puis la grossesse surgit, une possibilité à laquelle je n'avais jamais pensé, ni comme désir et encore moins comme risque. J'étais dans un tel état d'aliénation que je ne réalisai ma gestation qu'au septième mois, presque à terme. Je n'avais noté ni l'absence des saignements menstruels, ni la modification de mon corps, et encore moins les mouvements du bébé...

Walquiria se fit toute seule en moi. Elle ne prononça jamais le mot « Papa ». Parmi ces cinq hommes, qui pouvait revendiquer cette paternité née sous le signe de la violence ?...

Mes parents se réjouirent lorsque je rentrai chez eux avec mon bébé. Ils m'interrogèrent sur le petit ami que j'avais trouvé en ville. Je restai muette. Ils respectèrent mon silence. Je restai chez eux quelques temps, travaillant dans le même hôpital que celui où ma mère avait fait toute sa carrière.

Un jour, je sentis qu'il était de nouveau temps de m'en aller. Et je partis, emportant avec moi ma petite fille. Je vivais pour elle. Tout en moi était engourdi, à part l'amour que j'avais pour elle.

Mais le vent tourne. Et c'est elle, ma fille, qui m'apporta le vent du bonheur. Comment ? Je vais te dire comment.

K Lors de la première réunion de l'école maternelle où j'inscrivis Walquiria, j'appréhendai les instructions que la maîtresse donnait aux mères des enfants, mais aussi le regard insistant de cette femme dans ma direction. C'est alors que le garçon qui habitait en moi réapparut, plus grand. Je revins à mon enfance, des images confuses s'interposèrent entre la femme et moi. Ma mère, mon père, ma crise d'appendicite, le sang menstruel de ma sœur coulant sur sa cuisse, mes règles, ma sœur et moi écoutant les recommandations sur la façon dont devaient se comporter les jeunes filles, et mon frère grimpant aux arbres avec l'assentiment de ma mère... Dans cet enchevêtrement de souvenirs, je voyais pêle-mêle mon corpsfemme, la scène du viol, la naissance de ma fille.

Et, soudain, une constatation m'apaisa. Il n'y avait pas de garçon en moi, il n'y avait aucun homme en dedans-moi.

Jusqu'alors, j'avais considéré mon viol comme une punition méritée, car je n'étais pas attirée par les hommes. Mais en cet instant, sous le regard de cette femme, je m'autorisai pour la première fois. Oui, je pouvais être séduite par quelqu'un, et ce quelqu'un pouvait être une femme. Je pouvais désirer ma semblable, tout comme certaines de mes semblables désirent des hommes.

Je me compris et me sentis femme, identique à toutes et différentes de toutes. Je cherchai encore une fois le regard de celle qui allait être la première maîtresse d'école de ma fille, et aux côtés de qui j'apprendrais également à me connaître, à m'accepter heureuse et en paix avec moi-même. Son regard appelait le mien. Je lui répondis sur le moment.

Le temps nous rapprocha chaque jour, tandis que j'accompagnais Walquiria à l'école. Puis tous les jours devinrent nôtres.

Comme un appel à la vie, Miriades surgit pour moi. Jamais je ne m'étais offerte à quelqu'un, et jamais on ne s'était offert à moi. Miriades est la seule que j'ai accueillie. Miriades est la seule à m'avoir accueillie.

Une vie de bonheur. Miriades, Walquiria et moi. Ma fille sans père fut doublement gâtée en tendresse et en amour maternel.

Aujourd'hui, Miriades joue à cache-cache dans une autre galaxie et gît dans l'espace éternel.

Une vie de bonheur. Nous trois. Miriades, Walquiria et moi.